

ALLOCUTION DE MAURICE SCHUMANN à l'occasion de la cérémonie du 50^e anniversaire de la charte du C.N.R.

J'usurpe aujourd'hui contre mon gré la place de ceux qui furent, dans l'armée des ombres, les frères d'armes sans armes de Georges Bidault. Le temps, la mort, l'insistance d'amis très chers, en ont ainsi décidé. Cependant Jean Dannenmiller, son agent de liaison, qui rencontra Bidault trois fois par jour dans ses gîtes successifs et sous ses divers noms d'emprunt, est revenu de l'enfer concentrationnaire. Il est toujours parmi nous. Je respecte les mobiles qu'il invoque pour ne pas éléver la voix ; mais l'entente fraternelle qui m'unît à lui depuis beaucoup plus d'un demi-siècle a eu raison de son humilité et m'autorise à vous livrer son témoignage.

Dès le commencement de la guerre, le sous-officier de réserve Georges Bidault, né en 1899, entreprend de pressantes démarches pour rejoindre une unité combattante. En février 1940, il reçoit enfin sa feuille de mobilisation. Comme tant d'autres, il est fait prisonnier. Il n'attend pas la fin de sa captivité pour adresser aux siens un message d'encouragement qui porte son empreinte : « Job n'est pas mort sur son fumier ». Le jour même de son retour, il frappe à la porte de Francisque Gay dont la demeure de la rue Garancière est devenue dès le début des années noires un lieu de passage et de ralliement. D'Estienne d'Orves y a fait escale ; Pierre Brossolette et Jean Moulin en franchirent le seuil. Première mission : retrouver dans la zone non encore occupée François de Menthon et Pierre-Henri Teitgen qui, eux non plus, n'ont jamais été tentés par la résignation. Premier objectif : établir le contact avec le mandataire du général de Gaulle, dont l'Appel doit faire de la France un vainqueur à part entière après avoir assuré la continuité de sa présence au combat. C'est en devenant le confident, le compagnon par excellence, de Jean Moulin, que

Georges Bidault s'engage sur le chemin redoutable et glorieux qui le conduira jusqu'ici, jusqu'à la rue du Four, où il rédigera le premier Manifeste du Conseil national de la Résistance. L'arrestation, le meurtre de celui dont les cendres seront conduites au Panthéon par André Malraux l'endeuillent pour toujours. Mais, après la disparition du fondateur, c'est à lui, Bidault le démocrate chrétien, qu'est offerte la présidence du CNR. Comment refuserait-il de braver les dangers qui guettent la vie la plus menacée ? Cette vie hors de la vie n'était pas faite seulement de rendez-vous furtifs dans une église ou un hall de gare, au coin d'une rue ou sur un quai de métro, dans le logement généralement modeste, d'un homme ou d'une femme intrépide. Il fallait, aussi et surtout, d'une part tenter par-delà les convictions les plus diverses et les plus légitimes de forger une âme commune, d'autre part assurer une liaison permanente entre les deux visages (l'un découvert à l'extérieur, l'autre à l'intérieur nécessairement caché) d'une Résistance indivisible. Réunir ensemble les quelques vingt personnalités qui représentaient au CNR les mouvements, les partis, les syndicats ? La sécurité interdisait d'y songer. Pourtant Georges Bidault y parvint à la fin de 1943. La rencontre a lieu rue de Gergovie, au siège des œuvres du Moulin Vert que dirigeait l'abbé Viollet, ce prêtre qui avait fait scandale dans sa lointaine jeunesse en défendant, au nom des droits de l'innocence, la cause du Capitaine Dreyfus.

Pour ma part, je n'ai retrouvé la terre de France que le matin du débarquement de Normandie. À l'aube du 25 août, deux mois et dix-huit jours après le 6 juin, je suis tombé, à l'Hôtel de Ville de Paris, dans les bras de Georges Bidault, sans surprise, comme si nous avions rendez-vous. Jamais je n'avais eu l'ombre d'un doute quant au choix et à la conduite de celui qui n'avait pas attendu que séchât l'encre de la honte pour porter, dans notre journal *l'aube*, sur la capitulation de Munich, le jugement de l'Histoire. La libération de Paris n'était pas achevée. Il fallut donc que notre entretien fût bref. Georges me parla surtout de ceux qu'il avait entraînés dans les périls et qu'il n'était pas sûr de revoir : les déportés Louis Terrenoire, Jean Dannenmüller, Jean Pochard, d'autres encore. Il y avait de la fierté dans son regard, mais de l'inquiétude dans sa voix. Comme pour mieux me montrer qu'il faisait la guerre sans l'aimer, il me rappela que nous nous étions vus pour la première fois à la faveur d'une rencontre franco-allemande, organisée par Marc Sangnier, avant l'avènement du nazisme ; il passa cependant sous silence le geste symbolique qu'il venait d'accomplir et que m'ont révélé les mémoires du cher Léo Hamon, dont la perte récente alourdit aujourd'hui notre cœur : le président du Conseil National de la Résistance revenait de l'Hôtel-Dieu où il :

avait salué et réconforté les blessés français, non sans faire un détour volontaire pour rendre en plein combat visite aux blessés allemands. Cependant je ne m'éloignai pas sans avoir dit à Bidault que — selon le témoignage du commandement allié — le succès de la bataille de France et d'abord, de la bataille des plages aurait été aléatoire, peut-être impossible sans le concours de la Résistance française. « Voilà — réplique Georges — une nouvelle à répandre. Elle fera l'unanimité ».

Alors, je comprends que — si nous sommes en train de reconquérir nos libertés, y compris celle d'aborder l'avenir avec des convictions diverses ou divergentes — il n'est pas trop tôt pour penser à un autre devoir : ne jamais livrer à l'oubli ce temps dramatique et privilégié, terrible et envirant, où nous sentons que ce qui nous sépare est moins fort que ce qui nous unit.

Maurice SCHUMANN,
de l'Académie française